



Donnez-moi vos lettres, dis-je. — Page 190, col. 1.

déjà j'ai parlé, et dont, par un bonheur singulier, je savais l'adresse.

Il me fallait, toutefois, plusieurs jours avant de me décider à cette démarche, tant il m'était pénible de me retrouver avec quelqu'un que j'avais connu dans ce temps de bonheur, déjà si loin de moi ! enfin j'eus le courage de m'y résoudre, assuré, du moins, que le départ de madame de Ferrières expliquait assez ma sortie de chez elle pour me mettre à l'abri de toutes questions embarrassantes.

Le président était chez lui ; il me reçut aussitôt avec la même bienveillance qu'il m'avait toujours montrée. Après quelques mots sur la folie que venait de faire madame de Ferrières, me dit-il, en quittant tous ses amis pour aller s'enterrer en province, il me demanda d'un air d'intérêt quel parti j'avais pris moi-même. C'était me mettre sur la voie d'une manière trop favorable pour que je n'en profitasse pas, et je m'empressai de lui dire dans quel but et dans quel espoir je venais le trouver. Il m'écouta avec l'attention la plus obligeante, et sa réponse ne me laissa aucun doute sur sa bonne volonté. Mais le digne magistrat était vieux, sans relation avec les puissances du jour. Quand il eut cherché longtemps dans sa tête, et de la meilleure foi du monde, les moyens de m'être utile, il m'offrit de me faire entrer comme clerc chez un fort bon procureur, ajoutant avec un sourire que son crédit n'allait pas au delà.

Je n'étais guère tenté, je l'avoue, de profiter de cette offre, surtout lorsque le président m'apprit que ma besogne consisterait à copier des rôles du matin au soir. Je me vis donc forcé de lui confier que mon intention était d'écrire pour le théâtre, je souhaitais me réserver au moins mes soirées pour travailler à ma tragédie.

Au mot de théâtre et de tragédie, il secoua la tête en faisant la grimace. Prenez bien garde, prenez bien garde, mon cher monsieur Bérard, me dit-il, vous embrassez là une carrière dans laquelle, parmi tant de chances, on court beaucoup trop rarement celle de faire fortune. Si vous

voulez être auteur, servez-vous plutôt de toutes les connaissances que vous possédez pour écrire un ouvrage sérieux, un ouvrage qui reste. Quelque chose sur le moyen âge, par exemple. Ah ! mon cher ami, tout est encore à faire sur le moyen âge !

Le bon président parlait raison sans doute ; mais il parlait à un sourd. Camille n'entendrait jamais parler d'une histoire du moyen âge ! Je revins donc sur l'idée d'écrire une tragédie avec tant de feu et d'opiniâtreté, que le président finit par prendre mon entêtement pour une vocation. A la bonne heure, dit-il, n'en parlons plus, monsieur Bérard ; travaillez pour le théâtre, puisque vous vous y sentez appelé. Puis les auteurs sifflés sont nombreux, après tout, plus il est honorable d'obtenir des succès, et vous en obtiendrez, je n'en doute pas. Quant au temps qui vous est nécessaire pour composer à votre aise, nous pouvons encore arranger cela. Je vais écrire à Corbineau, si vous vous décidez à travailler dans son étude, qu'il ne pourra compter sur vous que pendant quelques heures de la matinée. Il approuvera toute espèce d'arrangement pour m'obliger ; je lui ai rendu les plus grands services quand il est entré dans les affaires, et jamais il ne l'a oublié.

Touché de tant de bonté, songeant aussi que je n'avais pas le choix des moyens pour me mettre à l'abri de la misère, je me hâtai d'accepter cette dernière proposition.

Croyez-moi, disait le bon président, pendant qu'il traçait sa missive au procureur ; vous ne serez peut-être pas fâché un jour d'avoir pris quelque connaissance des affaires, cela ne peut jamais nuire. Il me remit sa lettre, conçue dans les termes les plus flatteurs pour moi ; et, quand je l'eus remercié cent fois, qu'il m'eut fait promettre de revenir le voir souvent, je pris congé de lui, le cœur plein de gratitude, mais bien peu joyeux.

Dès le lendemain je m'habillai, non sans pousser de gros soupirs, et je me rendis chez M. Corbineau, qui logeait précisément dans mon quartier. Sur la recommandation du président, non-seule-

ment il me reçut à merveille, mais il me fit entrer sur-le-champ en fonctions. Lui-même me conduisit dans l'étude où son maître clerc me fit asseoir à une table, et mit devant moi vingt-sept pages d'un griffonnage presque illisible, qu'il me fallait copier ligne pour ligne.

Tout en m'efforçant de déchiffrer le logogriphe dont j'étais chargé de créer un double, j'eus le temps d'observer qu'outre le maître clerc, le travail de l'étude occupait aussi trois jeunes gens de mon âge à peu près, destinés, comme moi, à pâlir sur les pièces d'un procès dont la perte ou le gain leur importait aussi peu l'un que l'autre. Du coin de l'œil, je les voyais de temps en temps ricaner en me regardant, tandis qu'ils taillaient leurs plumes, ce qu'ils faisaient toutes les minutes. J'en conclus que ma figure ne plaisait point à mes nouveaux camarades ; elle devait en effet contraster prodigieusement avec les leurs, sur lesquelles régnait surtout un air de gaieté et de malice. Comme nous sommes plus sensibles aux petites choses quand notre cœur est chagrin que lorsqu'il est joyeux, je me sentis vivement blessé d'une manière d'être aussi incivile envers un nouveau venu. J'en devins encore plus triste et plus sérieux sans doute, car les ricanements redoublèrent au point qu'ayant salué poliment à mon entrée dans l'étude, je crus pouvoir me dispenser d'en faire autant à mon départ. Ce début était fort peu propre, on le voit, à me donner le goût de mes nouvelles occupations ; aussi eus-je besoin de me rendre à l'impérieuse voix de la nécessité pour retourner le lendemain chez M. Corbineau. J'y passai le temps convenu tout aussi agréablement que je l'avais fait la veille ; si ce n'est cependant que les jeunes clercs, ayant satisfait leur première curiosité sur ma personne, s'en occupèrent beaucoup moins. Ils causèrent entre eux de mille choses, sans jamais m'adresser la parole, et sans m'offrir aucune occasion de placer un mot dans leurs discours.

Une semaine presque entière se passa de la même façon, et pourtant la réserve de ces mes-